

RICCARDO GARBETTA

À ciel ouvert

La lune a disparu, je ne vois plus les ombres sous le ciel compact, je n'arrive plus à rien distinguer vraiment.

Si je continue à suivre les profils du paysage, c'est pour la seule raison qu'ils sont désormais imprimés dans mon esprit. Autour de moi il y a l'obscurité, et rien d'autre, l'obscurité qui se répand et s'épaissit sur les vallées, en bas. S'il arrivait à cette heure, mon ennemi pourrait sans doute m'atteindre par derrière; il pourrait aussi, à mon insu, ajuster son tir et, sûr de son coup, se précipiter sur moi, m'attaquer par surprise.

Pourtant, chacun sait que mon ennemi ne cache aucun de ses pas. Non qu'il soit un héros, comme ils disent, ou le plus loyal et le plus pur de mes adversaires; sans aucun doute il est entre tous le plus vaniteux, mû par d'obscures ambitions. Et la vanité ne le laisse se mouvoir en aucune direction si ce n'est avec tout un cortège de flatteurs, un public qui le suit uniquement pour se prosterner à ses pieds, pour chanter ses louanges, et pouvoir ensuite, en temps voulu, témoigner de son courage et de sa gloire.

Ainsi en a-t-il été chaque fois que nous nous sommes affrontés. Je l'ai toujours vu s'approcher à la lumière du jour, déjà annoncé au loin par le son joyeux des cors et par des chants exaltants.

Mais un combattant ne peut compter sur l'expérience du passé, ni se fier à la stratégie exhibée depuis trop longtemps par un adversaire farouche. C'est pour cela aussi que je suis là, en haut de la colline, posté, aux aguets. Qui me dit qu'après m'avoir attaqué cent fois à découvert, il ne viendra pas cette nuit, à la dérobée, pour m'asséner lâchement le seul et unique coup qui me tuerait?

Si j'avais un héritier, ou bien si me survivait un guerrier prêt à me venger, ma mort peut-être aurait moins d'importance, et je pourrais enfin, résigné, choir une fois pour

toutes. J'éprouverais au moins, à ce moment, le soulagement de pouvoir fermer les yeux; la brûlure qui les injecte de sang cesserait enfin, cesserait aussi la brûlure qui depuis toujours me tord les entrailles.

Mais moi, je n'ai pas un seul fils, pas un seul ami pour soutenir ma cause, je n'ai jamais entendu une seule voix s'élever en ma faveur lors des combats passés, même pas pour m'inciter à me défendre. Tous sont même restés indifférents à l'inégalité des armes avec laquelle j'ai, jusqu'à présent, affronté les épreuves. Si vraiment il a été décidé de ma mort, je voudrais au moins comprendre le pourquoi de cette guerre, et pourquoi contre moi elle se répète depuis les temps les plus lointains de ma jeunesse.

Et depuis ces temps je savais que, comme étranger, je n'aurais pas facilement obtenu confiance ou faveurs, en aucun cas je n'aurais dû m'attendre à un avenir paisible. Je ne pouvais toutefois imaginer de quelle manière et avec quel acharnement j'allais être ensuite pourchassé.

À cette époque, je vivais avec ma mère et, à vrai dire, je me sentais protégé.

Vigilante, attentive, elle devinait peut-être, au-dessus de moi, la menace d'un difficile destin; j'aurais dû m'en rendre compte d'après le regard poignant avec lequel souvent elle m'observait.

Mais j'étais un enfant qui déjà souffrait de troubles graves, et pour moi il n'était pas facile de discerner la peine de la tendresse dans ces moments où elle cherchait à soulager mes maux de tête, ou à soigner les brûlures et les spasmes de mon pauvre ventre. Malgré cela, entourés de quiétude, nous vivions heureux, isolés dans notre royaume. Nous nous étions même résignés aux frontières qu'on nous avait imposées. Du reste, nous ne pouvions prétendre à plus. Nous étions arrivés de trop loin, et cela déjà suffisait à nous accuser; par-dessus tout, nous venions d'un ailleurs innommable, en lui-même insoutenable, atroce. Un ailleurs d'où nous nous étions enfuis, alors que s'était propagé le bruit, parmi tant de mensonges, que j'étais sans père. Infamante calomnie qui aurait rendu ma descendance à jamais impossible.

De notre demeure je garde un souvenir assez vague. Elle était — cela, oui, je m'en souviens — bien trop spacieuse pour deux êtres seuls, de telle manière que nous occupions seulement la partie supérieure, la plus lumineuse le jour et la moins froide pendant la nuit.

L'appel de voix menaçantes et indistinctes me tirait parfois de mes rêves. Bien souvent, mon réveil était comme le passage d'un cauchemar à un autre, et aujourd'hui encore, je retrouve l'effroi du moment où je me mettais à l'écoute. Ces voix qui venaient d'au-delà de la lagune, je ne les ai jamais oubliées. C'est ainsi que j'appris le langage de mes persécuteurs, justement parce que certains d'entre eux, sans doute les plus hardis, osaient s'approcher dans le noir, ce qu'ils faisaient souvent, et dans l'unique but de pouvoir m'insulter, me maudire.

Alors survint le jour où ils furent tous ensemble contre moi, et depuis ce jour je dus me séparer de ma mère, et je dus fuir, et lutter, et me défendre toujours, gorge serrée, ayant perdu toute paix, ayant perdu même le temps pour dormir.

Depuis, j'ai livré les plus exténuantes batailles, sans en gagner ou en perdre réellement aucune. De temps en temps, néanmoins, l'adversaire me donnait pour vaincu, selon l'absurde besoin de fêter un triomphe. Si pour moi l'interruption du conflit n'a jamais signifié un véritable repos, mon ennemi par contre en a tiré parti; cela lui servait surtout à préparer les esprits à la soudaineté de mon retour, cela lui servait à ranimer la haine, à la diffuser parmi ceux qui pouvaient encore m'ignorer.

Moi, entre-temps, j'errais sans but précis, égaré par l'incertitude et l'insomnie, tourmenté par l'angoisse, les doutes, la brûlure croissante à l'estomac. Parfois j'allais me glisser jusque sous les murs défendus, par-delà lesquels, dans l'indifférence, se répétaient les mêmes crimes. On violait les jeunes filles, on reniait les enfants, on trahissait les amis pour un morceau de bronze. De temps en temps, quelqu'un prononçait mon nom — j'arrivais à l'entendre —, et alors, de toutes parts, s'élevait un cri glaçant d'horreur.

Tôt ou tard arrivait le moment où la porte s'ouvrait, et d'où mon adversaire surgissait, au milieu des vociférations, plus armé, plus étincelant que jamais.

C'est ainsi que commençait sa procession, sur la croupe d'un cheval qui le conduirait bientôt au champ de bataille où, entre la peur et l'impatience, je l'attendais.

C'est par la même porte, sur le même cheval et armé pareillement qu'il sortit l'unique fois où je l'attendis en vain. Et cette fois-ci il changea de direction; il m'avait évité dans le seul but d'accomplir une vulgaire vengeance. Lorsque j'en eus le soupçon, je me précipitai vers la lagune, au-delà de la frontière, là où ma mère était restée seule dans la grande demeure.

Le parcours n'était ni aisé ni rapide, je courais à perdre haleine, coupant routes et chemins par tous les raccourcis possibles, et pourtant j'arrivai trop tard, seulement pour regarder et recomposer le corps de ma mère mis en morceaux.

Maintenant que la nuit décroît, un vent léger se lève tandis que là-haut, au-dessus de moi, l'inutile lueur des étoiles pâlit lentement.

Mon corps, raidi par le froid, n'attend plus que la lumière du soleil. Rien ne trouble à cette heure le silence profond, si ce n'est ma respiration. D'ici, aucun autre bruit ne se peut entendre. Cette paix qui m'environne est absurde, d'autant plus narquoise qu'est intense le tumulte qui dévaste mon esprit. Quel est le sens de cette paix? Pourquoi les oiseaux ne prennent-ils pas leur envol? Pourquoi les loups, les hyènes, les serpents, tous ensemble, ne se réveillent-ils pas? D'implacables ondes de rancœur arrivent jusqu'à moi; je les sens contre ma poitrine, je les perçois sur ma peau, et je n'en ai pas encore compris le pourquoi. J'ai cherché tant de fois, au beau milieu du combat, à isoler dans la clameur accusatrice de la foule les motifs précis d'une haine aussi grande. Mais seul le cri: «À mort — À mort!» se faisait entendre, terrible et clair; rien d'autre, à part le crissement de l'armure qui protège mon ennemi, et contre laquelle sa propre épée vient heurter.

Bien qu'elle soit appelée à grands cris, la mort n'est pourtant pas encore arrivée. Chaque fois je suis tombé, blessé, chaque fois je me suis relevé; puis, de retour au refuge, les blessures se sont toujours refermées, de telle manière que je ne pouvais rien faire d'autre qu'attendre le prochain combat. Après tant de duels, j'ai au moins compris une chose: que mon ennemi ne peut m'infliger plus d'un seul coup à la fois.

Est-ce à cause d'une loi chevaleresque que j'ignore, est-ce à cause d'un serment qu'il a fait devant son dieu, est-ce parce que sa gloire véritable serait de me tuer d'un seul coup?

Tant d'autres choses restent inexplicables. Par exemple, à chacune de mes chutes, quelqu'un me reprend l'otage, et ensuite des cavaliers inconnus me le déposent à nouveau. C'est une étrange créature, une femme à l'air maladif, peut-être une princesse si l'on en juge d'après sa mise, en tout cas une dame de haut rang et dont quelque potentat cherche probablement à se défaire sur mon dos et à mes frais. Pour noble que soit son allure, elle semble avoir perdu beaucoup de ses charmes, que je dirais même éteints. Pâle, maigre, à peu près chauve, les yeux écarquillés, hors des orbites, avec ses quelques cheveux rassemblés sur la nuque, — je ne parviens pas à l'imaginer dans son monde —, comme une jeune fille promise en mariage. Celui qui a cru qu'une telle femme pouvait satisfaire mes appétits, ou que je voulais la soumettre à la torture, celui-là, bien sûr, est tombé dans l'erreur. Je ne sais pas combien elle souffre d'être ma prisonnière. Au début elle pleurait tout le jour, recroquevillée dans un coin, le visage caché entre ses bras. Mais petit à petit elle s'est calmée; peut-être parce que je me montrais gêné par ses sanglots, ou parce qu'elle a enfin compris qu'à part le froid et la faim elle ne courait aucun risque. En outre, elle doit avoir apprécié l'attention que j'ai eue de ne pas l'enchaîner, de lui avoir tout de suite laissé une entière liberté de mouvement. La jeune fille n'a jamais profité de ma confiance, et jusqu'à présent, elle n'a jamais tenté de fuir.

Tandis que le ciel s'éclaircit et que le paysage prend lentement les formes du crépuscule, je me surprends à

méditer sur son étrange destin, et je m'essaye à deviner, si toutefois elle dort encore dans le refuge, quels sont les cauchemars qui tourmentent son sommeil. D'ici peu, au jour levé, lorsque je serai descendu de la colline, je la trouverai sans aucun doute déjà réveillée, assise près de l'entrée à m'attendre comme d'habitude, la tête dans ses mains. En guise de salut nous échangerons un bref regard, le même que nous nous donnons chaque matin. Puis, durant les heures que nous devons passer ensemble, nous échangerons de nouveau nos regards, parfois circonspects et quelque peu insistants, comme si l'un devait saisir dans les yeux de l'autre une intention différente, ou un message qui révélerait une peur nouvelle.

Enfin le soleil apparaît à l'horizon et répand aussitôt sa chaleur sur les vallons déserts. À la vibration plus intense de la lumière se joint alors la vive rumeur des matins.

Mais l'harmonie du jour nouveau est brisée tout à coup par un lugubre contre-chant. C'est la sonorité sourde et arrogante des cors, c'est le signal de guerre que j'attends, que je redoute.

Une complainte m'avertit que l'ennemi se trouve maintenant au milieu du bois, d'où il avance avec sa suite de fidèles tapageurs.

Je connais bien les armes qu'il serrera dans son poing, nouvellement forgées pour l'occasion; mais son premier coup, je ne saurais le prévoir. De mon côté, je n'ai pas pensé à un plan de bataille, et pas plus cette fois-ci que les autres je n'ai posé entre lui et moi un obstacle d'aucune sorte. Que cette dernière trêve ait été plus longue ne m'a servi à rien. Je ne suis pas prêt; je me rends compte d'un coup que la mémoire a absorbé tout le temps que j'ai eu. Du reste, il n'y a pas d'obstacles naturels qui pourraient retarder la rencontre, ni compliquer ultérieurement le duel. Mieux vaut me préparer dès à présent au corps à corps, et me dépêcher d'aller rejoindre ma place, à ciel ouvert, sur le terrain nu.

Je descends les pentes de la colline, mais juste avant d'arriver au refuge, je vois la princesse qui s'avance et s'arrête devant moi, comme si elle voulait me barrer la route.

Nous nous regardons l'un l'autre, silencieux, égarés, étourdis par l'imminence, chacun confus de sa propre terreur. L'angoisse dans ses yeux me touche à tel point que j'en oublie les minutes qui me sont comptées. Je me demande de qui, sinon de moi, la jeune fille peut bien avoir peur, quelle crainte l'agite vraiment: que redoute-t-elle si je la libère?

Le son des cors, à présent plus proche, me rappelle au devoir que j'ai de me défendre, il me prévient que tout atterroissement pourra seulement aggraver mon désavantage, et que je n'aurai pas d'abri si je ne suis pas sur le terrain à temps. La dame semble enfin comprendre mon empressement, et me cède le passage; tandis que je m'éloigne, je la vois indécise sur le bord du chemin, hésitant à rester ou à me suivre pour assister à cette bataille où notre sort, une fois pour toutes, pourrait bien se décider.

J'arrive sur le champ au moment où mon ennemi vient juste de dépasser la lisière du bois, tandis que le groupe des courtisans, sur son ordre, se tient à distance. Je me déplace sans plus me presser vers le centre, tandis que lui avance majestueusement imposant à son cheval un pas de trot. Je ne sais s'il cherche ainsi à mieux montrer, par cette allure, la splendeur du caparaçon multicolore, ou bien à rendre plus terrifiant le fracas de sa nouvelle cuirasse. Mais en réalité, accoutré comme il est, il n'effraye personne, enfermé et embarrassé dans son enveloppe de fer. La peur en moi viendra au moment où je verrai ses yeux à travers la visière. Et je sais que là, je devrai faire un effort pour masquer l'écœurement que je ressens déjà à l'idée de son visage.

Nous sommes désormais à la portée l'un de l'autre, si proches qu'un pas de plus pourrait provoquer l'étincelle, et même nous déchaîner l'un contre l'autre. L'un comme l'autre, cependant, nous savons à quel danger nous expose la hâte, et nous restons pour cela prudemment en alerte.

Autant que possible, chacun de nous préfère attendre de l'autre un signe d'impatience, s'épuisant dans une épreuve de force passive.

Tandis que nous nous épions de cette manière, la princesse

survient et nous conjure de renoncer à la bataille. Mais le chevalier ne daigne même pas lui accorder un regard, restant impassible à ses implorations. Elle, se désespère et pleure, puis au milieu des sanglots commence à parler, à raconter sans doute son histoire malheureuse.

Je ne veux pas courir le risque d'être distrait, c'est pourquoi je n'écoute presque pas sa voix qui s'altère et se brise en sons aigus et pathétiques.

Je n'ai pas encore compris ce qu'elle veut, ni si l'intervention de ses cris ne tend pas à favoriser mon ennemi qui feint délibérément de l'ignorer.

«Rêve», le seul mot que j'arrive à comprendre, est celui que la jeune fille répète le plus souvent; mais bien vite son récit exaspère le chevalier qui l'interrompt, se débarrasse de son heaume et, avec colère, le jette à terre. Dans l'instant la princesse devient muette et, en étouffant ses pleurs, elle court se réfugier sur une hauteur avoisinante. Moi aussi je voudrais fuir à présent, je voudrais disparaître derrière l'horizon, en un lieu où je n'aurais plus à voir la tête nue de l'homme, ni à respirer — ce qui me répugne surtout — l'odeur de son haleine dont l'air est déjà imprégné.

D'un geste fulgurant, l'adversaire brandit son épée et la pointe contre moi en lui imprimant un léger moulinet. Puis il me sourit, mais son regard de défi exprime seulement la cruauté et le désir d'anéantir; son frénétique instinct de mort creuse sur son visage cireux les signes dévastateurs de son mal immémorial. Ses yeux, plus que jamais dilatés, s'ouvrent sur des abîmes qu'il a lui-même ouverts au cours des siècles, et où il tentera à nouveau de me précipiter. Au bord du gouffre qu'il me montre, j'entrevois toute une ronde de fantômes ricanants: chimères mutilées, tritons écorchés, hippogriffes estropiés, géants éventrés, tous acharnés dans leur effort pour remonter du fond bourbeux dans lequel, entre des renvois de sang et de vomissures, ils retombent continuellement les uns sur les autres.

En face d'une telle fureur, et tandis qu'implacable le chevalier avance, je reste médusé au milieu du champ. Je ne suis plus ce guerrier endurci et valeureux; pétrifié de peur, je

ne suis désormais qu'une proie traquée, à ciel ouvert, et dont les tempes battent précipitamment, tandis que le souffle, plus précipité lui aussi, est devenu de feu. Dans le peu d'espace qui désormais nous sépare je ne vois plus d'issue, à moins que je ne réussisse à désarçonner l'ennemi, et, malgré mon dégoût, le contraindre à un corps à corps décisif, pour pouvoir de cette façon lui écraser la tête entre mes seules mains. C'est avec cette intention-là que je me jette en avant, sans avoir vraiment réfléchi, sans avoir prévu tout à fait l'action d'offensive.

Plus agile que moi, et certainement plus rusé, le chevalier m'esquive d'un seul bond, rivé à son cheval; il profite de mon déséquilibre en usant de sa lance comme d'un levier qui finit de me faire choir.

J'ai à peine le temps de tomber que déjà le froid de la lame, dans mon cou, traverse tout mon corps. Je me relève, je chancelle, je retombe, et bien que ma vue s'altère, je me relève à nouveau, et de toutes mes forces je cherche moi aussi à frapper, mais c'est en vain puisque je frappe à l'aveugle. Mes griffes tendues ne parviennent même pas à effleurer le harnais multicolore du cheval, et désormais mes coups de queue ne s'avèrent pas moins inutiles.

Je vois dans le brouillard à présent la jeune fille s'approcher encore, tandis que me parvient l'explosion d'allégresse de la foule qui pour la dernière fois me regarde m'écrouler sur la scène. D'un trait la lumière du jour s'amenuise, et avec elle la crainte de la mort toute proche. Je pourrais presque me donner l'illusion que le soleil s'en est allé derrière les monts, et que j'ai retrouvé dans le noir mon courage perdu. Mais l'âcre saveur du sang qui monte dans ma gorge, et les pleurs déchirants de la princesse toute proche sont trop présents pour nier ce qui se passe.

La femme est penchée sur moi, ne sait plus que faire pour me porter secours; et pour me tenir en vie elle reprend le fil du récit interrompu. Là seulement tout ce qu'elle dit s'éclaire, et enfin je peux aimer son rôle, maintenant qu'il n'a plus de mystères. Dans un élan généreux elle défait sa ceinture, et après l'avoir nouée à mon cou, elle en passe étroitement

l'autre bout autour de sa taille. «Pour la vie» — tel est son serment — et à tout prix, elle veut rester unie à moi. Sous ses caresses, mon rôle se confond avec ses pleurs, mais notre accord est malheureusement de courte durée, à peine le temps nécessaire au chevalier pour m'atteler à son puissant cheval.

C'est ainsi que je me retrouve entraîné de tout mon poids sur une route dont j'ignore la destination, parmi la joie et les clameurs d'un cortège déchaîné. Néanmoins je n'entends plus les cris assourdissants, ni ne sens la douleur des coups portés par tous ceux que l'on a incités à me frapper.

Enfin s'apaise la douleur de mes entrailles, et pendant que mon regard se perd dans le vide, surgit à l'improviste la question torturante de savoir comment mon histoire sera peinte. À tant de mensonges qui m'ont donné la mort s'ajouteront plus tard tant d'autres mensonges. Un jour viendra où, sur les traces d'un évêque trompeur, les sublimes esprits d'une époque en tumulte répandront à mon sujet des images inouïes, décrétant pour toujours ma sinistre gloire. Mais tout l'événement sera réduit à son épilogue. Suivant l'inspiration la plus diverse, l'horreur sera assortie ou bien contrastée par un paysage à chaque fois différent: marais, déserts, forêts, avec des ciels parfois sereins et irisés, parfois sombres et déchaînés, avec des profils d'improbables horizons, avec manoirs désolés, donjons de guingois, cités enchevêtrées ouvertes sur l'inconnu.

Souvent une tanière — ou un obscur taudis — sera mis en évidence, afin d'associer mes origines immondes avec d'insondables profondeurs telluriques.

Mon ennemi qui jouira d'une tout autre renommée dans l'avenir, en sera particulièrement fier; il se vantera devant tous, en riant, satisfait de m'avoir repoussé dans cette tanière. Lui non plus n'aura pas d'enfants, mais en retour sa protection paternelle sera revendiquée de partout. Villes, temples et paroisses rivaliseront infatigablement à coups d'autels et de pierres tombales; et ce, jusqu'à ce qu'aucun lieu de la terre n'ignore plus quelle fut sa prouesse, quelle fut ma faute, quelle fut ma tanière.

Pour que tout cela soit, il n'aura rien d'autre à faire que mentir; mais pour tenir éloignés les soupçons, il devra continuer de mentir pour le reste de ses jours et pour le reste des jours de tous ceux qui l'auront cru, afin qu'il ne vienne à l'esprit de personne que cette tanière dont il est si fier communique seulement avec son propre enfer.

Riccardo Garbetta

traduit par Manuela Morgaine et Georges Didi-Huberman

Deux versions d'une légende

Peut-être, pour simplifier, l'hypothèse suivante: la légende ne serait pas un récit qui demande seulement à être lu. La légende exigerait bien plus. Elle exigerait que sa lecture produise l'attente, le rite, l'incantation, le serment, la transmission, le désir. Elle exigerait, non pas une réponse, mais l'écheveau de continuel répons, qui seraient comme ses échos, ni extérieurs ni intérieurs, des répétitions interprétées, d'incessantes incarnations, des éclats, des métamorphoses.

Quelque chose qui demeure capable de se métamorphoser sans cesse est ce qui, à un moment ou à un autre, sera capable de toucher chacun. Voire de faire se rencontrer les songes.

C'est à peu près ce qui s'est produit là: une sorte de hasard objectif où deux écrivains étrangers, dissemblables, se sont, un jour, rencontrés, stupéfaits d'avoir écrit, en même temps, non pas le même récit, mais bien la même légende. Chacun extirpant de soi, dans sa propre version, le lieu de son corps où il sentait sa faiblesse, sa douleur, sa force amoureuse — tous deux se sont croisés ce jour-là au lieu précis de cette légende, la même, je ne dis pas laquelle; au lecteur de se ressouvenir. Tous deux auront même supposé dans leur récit un tiers personnage rencontré dans leur vie, le même, je ne dis pas lequel. Enfin chacun a fait le serment de traduire l'autre, en un strict devoir de légende: pour que l'autre soit lu au lieu de chacun, pour que foisonne encore cette très antique fiction.

Georges Didi-Huberman